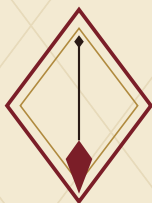


· PROGRAMME · PIÈCE · AFFICHE ·

FABER

ou la France qui fait

« Libres et responsables »



ÉDITIONS LRM

Helberem

FABER

· ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE ·

FABER

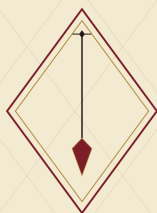
LA FRANCE QUI FAIT

« *Libres et responsables* »

I · TRIER L'UTILE DE L'INUTILE

II · FORMER LES COMPÉTENCES

III · EMPRUNTER POUR PRODUIRE



CANDIDAT N° I — LA RÉPUBLIQUE DES TRÉTEAUX

Face aux Masques · comedia présidentielle · vote par SMS surtaxé, 0,75 € le rêve

l'affiche de campagne

· PROGRAMME · PIÈCE · AFFICHE ·

FABER



ou la France qui fait

HELHEREM



ÉDITIONS LRM

Château d'Éoulx, Castellane · MMXXVII

Face aux Masques — commedia présidentielle.

Programme, pièce et affiche de campagne.

© MMXXVII Helherem. Tous droits réservés.

Éditions LRM — Château d'Éoulx, Castellane.

Les candidats de cette comédie sont des masques.

Toute ressemblance avec des personnages réels

serait le fait du lecteur, non de l'auteur.

Composé en EB Garamond. Motif d'après le losange d'Arlequin.

Chiffres arrêtés à l'été 2026 (Insee, DGCCRF).

ISBN 978-2-490000-42-7

Achevé d'imprimer en l'an MMXXVII

pour le premier tour.





Sommaire



Frontispice — l’affiche

I · Le programme — ou la France qui fait

II · La pièce — Face aux Masques

◆

LE PROGRAMME



ou la France qui fait

Profession de foi — état des lieux — propositions



Préambule — La confiance comme méthode de gouvernement



On m'a dit : la France est un pays qui doute. C'est faux. La France est un pays qu'on soupçonne. On soupçonne l'artisan de frauder — on le certifie. On soupçonne le pauvre de tricher — on le contrôle. On soupçonne le citoyen de mentir — on le surveille. À force de traiter quarante millions d'honnêtes gens comme quarante millions de suspects, nous avons bâti un pays qui coûte cher à ne rien produire, sauf de la méfiance.

Je me présente contre cela. Non pour ajouter une peur aux peurs, une caméra aux caméras, un formulaire aux formulaires — mais pour rendre à chacun ce qu'un demi-siècle de suspicion administrative lui a confisqué : la présomption de compétence. Le droit de faire.

Je ne suis pas un homme du spectacle politique. Je suis un homme de métier. Là où les autres promettent de mieux *surveiller*, je propose de laisser *faire* — et de tenir pour responsables ceux qui trahissent la confiance, plutôt que de punir d'avance ceux qui ne l'ont jamais trahie. C'est tout mon programme, et c'est une révolution : cesser de gouverner par le soupçon, gouverner par la confiance.

Un pays n'est pas riche de ce qu'il contrôle. Il est riche de ce que ses mains, ses ateliers, ses bureaux utiles produisent. Rendre à l'individu sa puissance d'agir : voilà l'effort. Le reste en découle.



I. Le point sur la situation



Une nation qui s'endette pour se surveiller

Regardons les comptes en face, sans démagogie.

À la fin du premier trimestre 2026, la dette publique française atteint **3 536 milliards d'euros, soit 117,5 % du PIB** (Insee) — et elle continue de grimper trimestre après trimestre, dépassant désormais 3 550 milliards. Rapportée à chaque habitant, cette dette représente **plus de 51 000 euros par Français**, nourrisson compris.

Le déficit public s'est établi à **5,1 % du PIB en 2025, soit 152,5 milliards d'euros** (Insee). Le traité de Maastricht fixait le plafond à 3 % de déficit et 60 % de dette : nous avons franchi le seuil de dette en 1993 et ne nous en sommes **jamais** rapprochés depuis.

Cette année, l'Agence France Trésor doit lever un montant **record** sur les marchés — de l'ordre de **310 milliards d'euros** de dette à moyen et long terme, davantage encore qu'au plus fort de la crise du Covid. Les agences de notation le sanctionnent : S&P nous maintient à A+, mais Moody's a placé la France sous **perspective négative** au printemps 2026.

Et voici le chiffre qui devrait tous nous réveiller : la **charge de la dette** — les seuls *intérêts*, l'argent qui ne construit rien, ne soigne personne, ne forme aucun apprenti — devrait atteindre **environ 74 milliards d'euros en 2026**. C'est devenu le **premier budget de l'État**, devant celui de la Défense. Nous payons désormais plus cher le passé que l'avenir.

Le paradoxe : plus on surveille, moins on garantit

On nous a expliqué que toute cette dépense servait à *protéger* : le consommateur contre l'escroc, l'aide publique contre le fraudeur, l'environnement contre le charlatan. Bâtissons donc, nous a-t-on dit, un appareil de labels, de certifications, de contrôles.

Prenons la pièce à conviction que je connais dans ma chair, celle du bâtiment : le label **RGE — Reconnu Garant de l'Environnement**, créé par l'État en 2011 pour conditionner les aides à la rénovation.

Quinze ans plus tard, quel est le bilan ?

D'abord, il **exclut** : sur quelque **560 000 entreprises artisanales**, à peine **10 %** détiennent le label. La CAPEB comme la FFB dénoncent depuis des années une « usine à gaz » — dossiers, audits, coûts de qualification disproportionnés pour des structures d'un à cinq salariés. Des chauffagistes, maçons, plombiers, électriciens irréprochables ont **quitté** le dispositif, non par malhonnêteté, mais par épuisement.

Ensuite — et c'est l'aveu qui fait tomber tout l'édifice — **il ne garantit rien**. Lors d'un contrôle de la Répression des fraudes, **sur 360 entreprises RGE vérifiées, 205 ont été jugées sanctionnables**. L'UFC-Que Choisir l'a martelé : détenir le label ne garantit **pas** la qualité réelle des travaux. Le sceau censé rassurer couvre l'éco-délinquant certifié pendant qu'il ferme la porte à l'artisan probe.

Voilà le mécanisme tout entier : on a présumé tout le monde coupable, on a bâti à grands frais une machine à tamponner l'innocence — et la fraude, elle, est passée par le guichet officiel. La preuve en est qu'il a fallu, le **30 juin 2025**, voter une nouvelle *loi contre la fraude aux aides publiques* pour colmater les fuites d'un système qui devait précisément les empêcher. On légifère contre les failles du contrôle par un contrôle supplémentaire. C'est le serpent qui se mord la queue — et c'est le contribuable qui paie la morsure.

Ce que le RGE fait au bâtiment, mille dispositifs le font à la société entière : ils transforment la confiance en procédure, la procédure en coût, et le coût en dette. **Nous nous endettons pour nous surveiller. Et nous nous surveillons de plus en plus mal.**





II. Les enjeux — ce qui se joue vraiment



1. Confiance contre soupçon

Le premier enjeu n'est pas comptable, il est philosophique. Une société qui présume la fraude organise la fraude : elle décourage l'honnête, qui renonce, et laisse le champ au malhonnête, qui contourne. Une société qui présume la compétence libère l'énergie de ceux qui savent faire — et concentre la sanction, réelle et lourde, sur ceux qui trahissent.

Je ne propose pas la naïveté. Je propose l'inversion de la charge : **la confiance d'abord, le contrôle a posteriori, la sanction implacable en cas d'abus**. On ne fouille pas tous les voyageurs parce que quelques-uns fraudent ; on contrôle, et l'on punit fort qui triche. Ce qui vaut pour le train doit valoir pour la nation.

2. Produire contre administrer

Le deuxième enjeu est la survie matérielle du pays. Une France qui paie 74 milliards d'intérêts et des dizaines de milliards de surveillance n'a plus les moyens de sa production. Chaque euro immobilisé à vérifier l'honnêteté d'un artisan est un euro qui ne forme pas un apprenti, n'outille pas un atelier, ne construit pas un logement.

L'enjeu est de **rebasculer le pays du côté de la production** : refaire une nation qui fabrique, répare, bâtit, soigne, transmet — plutôt qu'une nation qui audite, labellise et contrôle sa propre défiance.

3. La compétence contre le formulaire

Le troisième enjeu est humain. Nous avons confondu la **preuve administrative** de la compétence avec la compétence elle-même. Un homme n'est pas bon parce qu'il détient un label ; il détient un label parce

qu'il a rempli un dossier. Rendre confiance à l'individu, c'est reconnaître la compétence là où elle est — sur le chantier, à l'établi, au chevet, en classe — et non là où elle est *déclarée*.

Le démontage des marchands de remèdes

Face à cela, que proposent mes concurrents ? Regardons-les sans masque, chacun fidèle à son caractère.

Le Vigile répond à tout par le contrôle. Plus de caméras, plus de fichiers, plus de contrôles, plus de peur. Il vend la sécurité et livre la surveillance. Mais demandez-lui : votre RGE, vos labels, vos guichets — ont-ils *arrêté* la fraude ? Non : ils l'ont *certifiée*. Le Vigile ne réduit jamais le risque, il l'administre — et facture l'administration au citoyen honnête. Sa promesse est un coût déguisé en protection.

L'Héritier gère. Technocrate au pouvoir, il parle la langue du « en même temps », promet la rigueur et la dépense dans la même phrase, et laisse filer la dette de 42 milliards par trimestre en jurant qu'il la « maîtrise ». Il ne trahit pas par malice : il trahit par continuité. Reconduire ce qui nous a menés à 118 % du PIB n'est pas gouverner, c'est glisser.

La Comptable a raison sur un point — la dette est un fléau — et tort sur tout le reste. Elle veut couper à l'aveugle, tailler dans le muscle comme dans la graisse, faire de l'austérité une vertu et du déficit un péché moral. Mais on ne redresse pas un pays en l'affamant. Souvenons-nous de 1952 : l'orthodoxie brutale a ramené l'inflation, mais fait tomber la croissance industrielle de 12 % à 1 % en une année. Couper la production pour sauver les comptes, c'est scier la branche pour alléger l'arbre.

Le Tribun crie juste et soigne faux. Il a raison sur la colère, sur le sentiment d'abandon, sur l'humiliation des gens de métier. Mais son remède — désigner un coupable, promettre le grand soir, flatter la rancœur — ne produit rien. La colère ne bâtit pas de maison. On ne rénove pas la France à coups de menton.

Aucun des quatre ne propose la seule chose qui manque : **rendre aux gens le droit de faire, et leur en donner les moyens**. C'est là que commence mon programme.



III. Les moyens à notre disposition — dont l'emprunt



On me dira : de beaux principes, mais avec quel argent ? Avec le nôtre — mieux employé — et avec un emprunt, mais un emprunt qui produit.

1. Le grand redéploiement : trier l'utile de l'inutile

Je ne propose pas de couper au hasard, à la manière de la Comptable. Je propose de **distinguer les fonctions qui produisent une valeur réelle de celles qui n'administrent que notre défiance**.

Une fonction est utile lorsqu'elle soigne, enseigne, protège vraiment, construit, transmet, ou permet à un autre de le faire. Une fonction devient inutile lorsqu'elle n'existe que pour vérifier une honnêteté qu'aucun contrôle n'a jamais garantie — le tampon sur le tampon, l'audit de l'audit, le label qui certifie le label.

Mesure phare : un audit national des dispositifs de certification, de contrôle et de labellisation, dispositif par dispositif, avec une question unique et vérifiable : *ce contrôle a-t-il empêché la fraude qu'il prétendait empêcher* ? Ceux qui, comme le RGE dans son état actuel, coûtent cher, excluent l'honnête et laissent passer le fraudeur, sont **remplacés** par un régime de confiance a priori et de sanction a posteriori. L'argent ainsi libéré n'est pas rendu au marché : il est **réinvesti dans la production et la formation**.

C'est un principe de bon sens artisanal : on ne garde pas un outil qui ne coupe plus au prétexte qu'on l'a payé cher.

2. La montée en compétences : la vraie garantie

Ce qui protège réellement le client, ce n'est pas le label de l'entreprise, c'est la **compétence de la main**. Je propose donc de transférer l'effort du *contrôle des entreprises* vers la *formation des personnes* :

- un droit à la montée en compétences tout au long de la vie professionnelle, adossé aux corps de métier eux-mêmes (chambres de métiers, compagnonnage, écoles des cadres artisanales), et non à des organismes certificateurs extérieurs ;
- la reconnaissance de la compétence **prouvée par l'ouvrage** — l'attestation chantier, l'évaluation par les pairs — plutôt que par le dossier administratif ;
- la revalorisation du travail manuel et technique comme voie d'excellence, et non comme voie de relégation.

La meilleure garantie contre le charlatan n'est pas de tamponner l'honnête : c'est de former si bien qu'être incompetent devienne rare, et d'être si sévère avec le fraudeur qu'être malhonnête devienne ruineux.

3. L'emprunt de production — et les leçons de nos échecs

Oui, je propose un **emprunt national**. Mais je connais l'histoire de nos emprunts, et c'est parce que je la connais que le mien sera différent.

Souvenons-nous :

- **L'emprunt Pinay (1952)**, à 3,5 % et indexé sur l'or, exonéré d'impôts : des obligations émises à 36 francs furent remboursées jusqu'à **1 880 francs** en 1981. Un gouffre.
- **L'emprunt Giscard (1973)**, lui aussi indexé sur l'or : **7,5 milliards de francs empruntés, plus de 90 milliards remboursés** sur quinze ans. La ruine par imprévoyance.

- **L'emprunt Balladur (1993)** : 40 milliards recherchés, 110 récoltés — mais convertible en actions, adossé aux privatisations, donc à la vente des bijoux de famille.

La leçon est limpide : **un emprunt est une catastrophe quand il finance de la consommation ou repose sur une indexation hasardeuse, et un outil quand il finance des actifs qui produisent.**

Mon **Emprunt de production** obéira donc à trois règles d'airain :

1. **Aucune indexation spéculative.** Ni or, ni clause de secours : un taux fixe, connu, tenu. On ne rejoue pas Giscard.
2. **Un fléchage exclusif vers le productif** : outillage des ateliers, locaux et équipements de formation, apprentissage, infrastructures qui font travailler des mains françaises. Pas un euro de fonctionnement, pas un euro de consommation. Un emprunt qui, à l'échéance, aura laissé derrière lui des compétences, des outils et des ouvrages — pas seulement des intérêts.
3. **La souscription citoyenne** : ouvert au grand public, pour que l'épargne des Français finance le travail des Français, et que chacun devienne actionnaire de la production nationale plutôt que rentier de sa dette.

Un emprunt qui construit se rembourse par ce qu'il a construit. Un emprunt qui surveille ne rembourse jamais que la surveillance.



IV. Les forces vives



Un programme n'est rien sans les épaules qui le portent. Les miennes ne sont pas au sommet de l'État — elles sont dans le pays réel.

Les gens de métier. Les 560 000 entreprises artisanales, ces électriciens, plombiers, chauffagistes, maçons, ces mains qui tiennent le pays debout et que la paperasse humilie. Ce sont eux qui ont quitté les labels par dignité ; ce sont eux, les premiers, que la République de la confiance rappelle.

Les travailleurs de la valeur réelle — dans l'usine, le soin, la classe, la ferme, l'atelier : tous ceux dont le travail *produit* quelque chose, et à qui l'on demande chaque jour de prouver une honnêteté qu'ils n'ont jamais reniée.

La jeunesse qui veut faire plutôt que gérer — celle qu'on a trop longtemps détournée des métiers en les présentant comme des échecs, et qui redécouvre que fabriquer est une noblesse.

Les fonctionnaires de l'utile — car ce programme n'est pas contre le service public : il est contre le gaspillage de ses agents dans des tâches de suspicion. Le contrôleur qu'on libère de l'audit inutile est rendu à une mission qui a du sens.

À toutes ces forces, je ne promets pas la lune. Je promets qu'on cessera de les traiter en suspects. Que leur compétence sera présumée, leur travail facilité, leur trahison — si elle vient — sévèrement punie. C'est le contrat le plus ancien du monde : la confiance donnée d'avance, l'honneur de s'en montrer digne.



Envoi



Il y a deux manières de gouverner un peuple : le tenir, ou le libérer. Le tenir coûte cher, produit peu, et finit toujours par échapper. Le libérer suppose une chose que le pouvoir a désapprise : croire que l'homme, laissé à sa compétence et tenu à sa responsabilité, fait mieux que l'homme surveillé.

Je suis Faber. Mon nom veut dire *celui qui fait*. Je ne demande pas qu'on me fasse confiance sur parole : je demande qu'on rende cette confiance à la France entière, et qu'on juge chacun — moi le premier — sur l'ouvrage.

La France qui fait n'attend qu'une chose : qu'on la laisse faire.



Notes et sources



Finances publiques. Dette publique : 3 536,1 Md€, soit 117,5 % du PIB à la fin du T1 2026 (Insee, *Informations rapides* n° 158, juin 2026) ; estimations en direct au-delà de 3 550 Md€ / ~118 % à l'été 2026. Dette rapportée à la population : ~51 000–51 600 € par habitant. Déficit public 2025 : 5,1 % du PIB, soit 152,5 Md€ (Insee). Émissions 2026 de l'Agence France Trésor : ~310 Md€ à moyen et long terme (record). Charge de la dette 2026 : ~74 Md€, premier poste budgétaire de l'État, devant la Défense. Notations mi-2026 : S&P A+ (stable), Moody's Aa3 (perspective négative depuis avril 2026), Fitch A+ (stable). Seuil de Maastricht (60 % de dette, 3 % de déficit) dépassé sans interruption depuis 1993.

Label RGE. Créé par l'État en 2011. Environ 10 % des ~560 000 entreprises artisanales détiennent le label (CAPEB). Critiques récurrentes de lourdeur administrative (CAPEB, FFB). Contrôle DGCCRF : sur 360 entreprises RGE vérifiées, 205 jugées sanctionnables ; la détention du label ne garantit pas l'absence de pratiques trompeuses. UFC-Que Choisir : le label ne garantit pas la qualité réelle des travaux. Loi contre la fraude aux aides publiques (« loi Cazenave ») du 30 juin 2025. Objectif public : 250 000 entreprises certifiées d'ici 2028.

Emprunts nationaux historiques. Pinay (1952) : 3,5 %, indexé sur l'or, intérêts exonérés ; obligations émises à 36 F remboursées jusqu'à 1 880 F en 1981. Giscard (1973) : indexé sur l'or ; 7,5 Md F empruntés, plus de 90 Md F remboursés sur quinze ans. Balladur (1993) : 40 Md recherchés, 110 récoltés, convertible en actions et adossé aux privatisations. (Sources : *Revue Projet* ; Wikipédia, « Emprunt national français », « Emprunt Giscard ».)

Chiffres arrêtés à l'été 2026 ; à réactualiser à l'approche du scrutin.



LA PIÈCE



Face aux Masques

*Commedia présidentielle en un prologue, quatre lazzi, une coupure et un
vote surtaxé*



Le dispositif



Depuis trente ans, le grand débat présidentiel se joue à visage découvert et masque intérieur. Cette année, la Chaîne Publique a tranché : puisque tout le monde joue un rôle, autant distribuer les masques à l'entrée. On a donc ressorti les tréteaux, la toile peinte, les demi-masques de cuir — et l'on diffuse le débat *à l'italienne*, en prime time, entre deux publicités.

Le plateau est un tréteau de foire monté dans un studio de télévision : d'un côté les gradins du public, de l'autre les caméras. Au fond, un écran géant affiche en permanence **LA DETTE** — un compteur qui grimpe, seconde après seconde. Personne ne le regarde. Il éclaire tout. Dans la seconde partie, ce fond se fendra pour découvrir un **mur d'écrans** : les réseaux.

Un détail, enfin, qui ne se voit qu'à la fin : une applique du studio grésille, par intermittence, tout au long de l'émission. Un seul personnage la remarquera.



Les masques



LE BONIMENTEUR — l'animateur. Mi-présentateur de jeu, mi-bonimenteur de foire. Oreillette, sourire agrafé, cartons à la main. Annonce les numéros, relance les applaudissements, coupe la parole au nom du chronomètre.

LE CAPITAINE (*il Capitano*) — « **Le Vigile** ». Masque au grand nez, moustache en crochet. Bardé de caméras miniatures, une matraque télescopique en guise d'épée. Fanfaron, tonitruant, terrorisé par son

ombre. Répond à toute question par un contrôle supplémentaire.

LE DOCTEUR (*il Dottore*) — « **L'Héritier** ». Robe noire, bonnet, lunettes. Parle une novlangue truffée de faux latin. Gestionnaire du pouvoir sortant, il « maîtrise » tout ce qui lui échappe. Sa devise : *en même temps*.

PANTALONE — « **La Comptable** ». (Le masque est traditionnellement masculin ; la commedia n'a jamais craint de croiser les rôles.) Robe rouge, longue bourse à la ceinture qu'elle serre des deux mains. Voit dans chaque dépense un péché et dans chaque déficit une damnation.

PULCINELLA — « **Le Tribun** ». Masque noir au nez busqué, voix de crécelle, bosse dans le dos. Parle *au nom du peuple* — c'est-à-dire de lui. Juste sur les colères, faux sur les remèdes.

ARLEQUIN — « **Faber** ». (De *faber* : celui qui fait.) Habit rapiécé de mille losanges — chaque losange, un métier. Une règle de maçon à la ceinture, pas une épée. Vif, sans masque de cuir — son visage nu détonne parmi les faces de carton. Le seul qui travaille pendant que les autres posent.

TARTAGLIA — le *community manager*. (Le bègue de la commedia, jadis greffier : ici, modérateur du direct.) Casque-micro, tablette lumineuse, débit haché dès qu'un mot le heurte.

LE CHŒUR DES ANONYMES — six masques blancs, lisses, identiques, sans bouche. Les trolls, les bots, la meute. Ils surgissent, grondent, scandent des mots-dièse, refluent. On ne sait jamais s'ils sont mille ou trois.

L'ALGORITHME — voix off. Suave, corporate, sans âge. On ne la voit pas. Elle décide de ce qu'on voit. C'est la seule, sur ce plateau, qui gouverne vraiment.

COLOMBINE — la régisseuse de plateau. Casque, planchette, tablier. Ne dit presque rien et voit tout. Aura le dernier mot.



PROLOGUE



*Générique tonitruant. Le compteur de LA DETTE clignote : 3 536 milliards. Le BONIMENTEUR jaillit d'une trappe, bras ouverts. Panneau lumineux : **APPLAUDISSEMENTS**. Le public s'exécute.*

LE BONIMENTEUR. — Bonsoir la France ! Bonsoir aux quarante millions d'électeurs et aux quatre-vingts millions d'opinions ! Ce soir, sur votre Chaîne Publique, l'émission que le monde entier nous envie : *Face aux Masques* ! Quatre grands candidats, une grande République, et un tout petit budget — (*il désigne le compteur*) — pour la faire tourner ! Ce soir on ne triche plus : les masques sont **fournis** ! Applaudissez vos candidats !

Entrent, chacun sur son air, LE CAPITAINE (marche militaire), LE DOCTEUR (musique savante), PANTALONE (tiroir-caisse), PULCINELLA (fanfare de kermesse). Ils saluent, se poussent, se disputent le centre du tréteau. L'applique du studio grésille.

LE CAPITAINE (*bombant le torse*). — Citoyens ! Vous êtes en danger ! Heureusement, je suis là.

PANTALONE (*serrant sa bourse*). — Et moi je compte ce qu'il vous coûte.

LE DOCTEUR. — Et moi je maîtrise. *In globo. Ex ante. En même temps.*

PULCINELLA (*au public*). — Et moi je suis vous ! Enfin... je suis moi, mais pour vous.

LE BONIMENTEUR. — Il en manque un ! Le petit dernier, l'outsider, celui qu'aucun institut n'avait vu venir... (*consultant son carton, perplexe*) ...un certain Faber ?

ARLEQUIN entre par la salle, en salopette, une caisse à outils à la main. Il monte sur le tréteau, pose sa caisse. L'applique grésille au-dessus de lui. Sans un mot, sans cesser de regarder les masques, il tend le bras, donne une petite tape sèche à l'applique : elle cesse de grésiller, la lumière tient. Personne ne l'a remarqué.

ARLEQUIN. — Pardon du retard. Je terminais un chantier. (*Au public :*) Eux, ils préparaient leur entrée. Moi, je posais une prise.



LAZZO PREMIER — L'état des lieux, ou la bourse percée



LE BONIMENTEUR. — Première question, thème imposé : **les comptes de la nation**. Pantalone, à vous ! Vous avez trente secondes. (*Il déclenche un chronomètre géant.*)

PANTALONE (*brandissant sa bourse, tragique*). — Trois mille cinq cent trente-six milliards ! Cent dix-sept virgule cinq pour cent de la richesse d'un an ! Cinquante mille euros par Français — le nourrisson naît débiteur ! (*Elle sort un mouchoir, pleure sur la bourse.*) Il faut couper ! Couper les dépenses, couper les aides, couper les vivres !

LE BONIMENTEUR. — Et vous couperiez quoi, précisément ?

PANTALONE. — Tout. (*Un temps.*) Sauf les intérêts. Les intérêts, on ne peut pas. Soixante-quatorze milliards cette année. (*Elle vérifie sur l'écran.*) Le premier budget de l'État. Devant l'Armée.

ARLEQUIN. — Attends. (*Il s'approche de la bourse, la soulève, la retourne. Une pièce tombe, roule, disparaît sous les gradins. Lazzo : il la poursuit à quatre pattes, ne la retrouve pas.*) Ta bourse est percée par le fond, Pantalone. Tu peux couper tout le haut : tant que le trou est en bas,

l'or file par là. Soixante-quatorze milliards par an qui ne bâtissent rien, ne soignent personne, ne forment aucun apprenti. Tu veux affamer la maison pour payer les rats.

PANTALONE (*vexée*). — C'est de la rigueur !

ARLEQUIN. — En 1952, un de tes ancêtres a fait ta rigueur. Il a ramené l'inflation, bravo — et fait tomber la production industrielle de douze pour cent à un pour cent en un an. Tu ne redresses pas une nation en la mettant à la diète du berceau. (*Au public :*) Une bourse percée, on ne la vide pas. On la recoud.

Panneau : **APPLAUDISSEMENTS.**

LE BONIMENTEUR. — Temps écoulé ! Passons à la sécurité — sujet qui vous passionne, sondages à l'appui ! Capitaine !



LAZZO SECOND — Le Vigile, ou la machine à tamponner



LE CAPITAINE dégainé sa matraque télescopique. Elle se déploie en trois coups secs. Il se met en garde — contre son ombre, projetée géante sur l'écran. Il recule, terrifié, avant de se reconnaître.

LE CAPITAINE. — La France est CERNÉE ! Le fraudeur est PARTOUT ! L'escroc, le tricheur, le faussaire ! Mais je veille ! (*Il mitraille le plateau de caméras qu'il colle sur les micros, sur les gradins, sur le crâne de PULCINELLA.*) Une caméra ! Une autre ! Un contrôle ! Un fichier ! Un label !

ARLEQUIN. — Ah, un label. Parlons-en. Prends le mien. (*Il montre sa salopette.*) Je suis électricien, plombier, chauffagiste. Pour toucher les aides de mes clients, on m'a demandé un label : Reconnu Garant de

l'Environnement.

LE CAPITAINE. — Excellent dispositif ! Rigoureux ! Sécurisé !

ARLEQUIN. — Créé en 2011. Quinze ans plus tard : sur cinq cent soixante mille entreprises artisanales, à peine une sur dix l'a. L'usine à gaz a découragé tous les autres — des maçons, des plombiers irréprochables, partis par épuisement du formulaire.

LE CAPITAINE. — Mais ceux qui restent sont GARANTIS !

ARLEQUIN. — Garantis quoi ? (*Il sort de sa caisse à outils une grosse MACHINE À TAMPONS, comique, à manivelle.*) Contrôle de la Répression des fraudes : sur trois cent soixante entreprises labellisées vérifiées, **deux cent cinq** épinglées. La détention du label ne garantit **pas** l'absence d'arnaque. Le tampon rassure le client pendant que l'escroc certifié lui pose une pompe à chaleur en monophasé.

Lazzo de la machine à tampons : ARLEQUIN met en marche la manivelle.

La machine tamponne frénétiquement tout ce qui passe. Elle tamponne un

dossier, puis le tampon lui-même, puis le tampon du tampon. LE

DOCTEUR passe un papier : tamponné. PANTALONE tend la main pour la serrer : tamponnée. Le CAPITAINE, ravi, se fait tamponner le front :

CONFORME.

ARLEQUIN (*arrétant la manivelle*). — Voilà ton système, Capitaine. On a présumé quarante millions d'honnêtes gens coupables. On a bâti, à prix d'or, une machine à tamponner l'innocence. Et la fraude ? Elle est passée par le guichet. La preuve : il a fallu voter, le 30 juin 2025, une loi nouvelle contre la fraude aux aides — pour réparer les fuites du dispositif qui devait justement les empêcher.

LE CAPITAINE. — Alors... un contrôle du contrôle ?

ARLEQUIN. — Le serpent qui se mord la queue. Et c'est le contribuable qui paie la morsure. (*Il range la machine.*) Tu ne réduis jamais le risque, Capitaine. Tu l'administres. Et tu factures l'administration à celui qui n'a rien fait.

*Le CAPITAINE, désespéré, replie sa matraque, qui lui coince le doigt.
Lazzo de la douleur. Panneau : RIRES.*



LAZZO TIERS — L'or du Docteur et la colère de Pulcinella



LE BONIMENTEUR. — Nerf de la guerre : **où trouver l'argent ?**
Docteur, votre solution !

LE DOCTEUR (*doctoral*). — *Ex nihilo nihil*, mais *ex auro omnia* ! Je lance un GRAND EMPRUNT ! Souscrit par le peuple, garanti — écoutez la beauté de la chose — **indexé sur l'or** ! Ainsi la confiance est *totale*, la signature *inattaquable*, le rendement *in perpetuum* !

*ARLEQUIN pâlit. Il tire de sa caisse un vieux lingot de carton peint,
l'accroche à une ficelle, et le fait monter le long de l'écran de LA DETTE.*

ARLEQUIN. — Indexé sur l'or. Bien sûr. Comme en 1973. Un de tes prédécesseurs, Docteur, a emprunté sept milliards et demi de francs indexés sur l'or. (*Le lingot monte, monte.*) Résultat, sur quinze ans : plus de **quatre-vingt-dix milliards** remboursés. (*Le lingot atteint le sommet ; PANTALONE hurle et s'évanouit dans sa bourse.*) Ton or magique, Docteur, ce n'est pas un financement. C'est une bombe à retardement avec un joli ruban.

LE DOCTEUR. — Mais... *ceteris paribus*...

ARLEQUIN. — *Ceteris* rien du tout. On ne rejoue pas Giscard.

PULCINELLA bondit au centre, écarte le Docteur d'un coup de bosse.

PULCINELLA (*voix de crécelle, au public*). — Assez de vos chiffres ! Le peuple souffre ! On vous méprise, on vous humilie, on vous prend vos métiers ! MOI je le dis ! MOI je vous venge !

ARLEQUIN. — Sur la colère, tu as raison, Pulcinella. Les gens de métier sont humiliés, c'est vrai. Le mépris du travail des mains, c'est vrai. (*Un temps.*) Et ensuite ? Tu proposes quoi ?

PULCINELLA (*cherchant*). — Je... désigne un coupable ! Je promets le grand soir !

ARLEQUIN. — La colère ne pose pas une prise. Elle ne rénove pas un toit. Elle ne forme pas un apprenti. Tu cries juste et tu soignes faux. On ne rebâtit pas la France à coups de menton. (*Il se tourne vers la salle.*) Un tribun te vend ta rage au détail. Moi je te propose de te la rendre en travail.

PULCINELLA, décontenancé, se rassoit sur sa bosse.



COUPURE PUBLICITÉ



Jingle. Écran. Voix off suave, sur images de bonheur domestique.

VOIX OFF. — Vous rénovez ? Vous avez droit à une aide ! (*Petites lettres qui défilent trop vite :*) Sous réserve de label, de dossier, d'audit, de contre-audit, de délai d'instruction, de plafond, de reste à charge, d'éco-conditionnalité et de contrôle aléatoire a posteriori. L'artisan honnête n'y a pas droit — trop occupé à travailler pour remplir le formulaire. L'artisan malin, si.

Un dispositif de l'État. Financé par vos impôts. Contrôlé par d'autres impôts.

Jingle. Retour plateau.



LAZZO QUATRIÈME — Le mur des réseaux

*Retour de publicité. Le fond de scène — le compteur de LA DETTE — se fend en deux et découvre un **MUR D'ÉCRANS** : des centaines de messages qui défilent trop vite pour être lus. Le **CHŒUR DES ANONYMES** est aligné devant, immobile, masques blancs tournés vers la salle.*
TARTAGLIA entre, tablette au poing.

LE BONIMENTEUR. — Et maintenant, la séquence que vous préférez : **vos questions** ! Par SMS, par mail, et surtout — (*geste extatique*) — sur les **réseaux** ! Notre modérateur Tartaglia a sélectionné pour vous les messages les plus... euh...

TARTAGLIA. — Les plus... les plus po-po-po-**pertinents**, oui. (*Il baisse les yeux sur sa tablette, blêmit.*) Enfin... les plus... par-par-**partagés**.

L'ALGORITHME (*voix off, tombant du plafond*). — Bonsoir. C'est moi qui choisis. Je ne montre pas ce qui est vrai. Je montre ce qui **retient**. La colère retient sept fois mieux que la nuance. Vous êtes prévenus.

Le CHŒUR DES ANONYMES gronde une approbation sourde.
PULCINELLA se frotte les mains : il a compris qu'il joue à domicile.

LE BONIMENTEUR. — Première question ! Tartaglia ?

TARTAGLIA (*lisant, soulagé d'en tenir une vraie*). — De Karim, plom-plombier à Trappes : « J'ai quitté le label RGE, épuisé par les dossiers. J'ai perdu la moitié de mes chantiers aidés. Faber, vous faites quoi pour moi, con-con-**concrètement** ? »

ARLEQUIN (*droit vers la caméra, à Karim*). — Concrètement, Karim : l'attestation chantier. Tu prouves ta compétence sur l'ouvrage, chantier par chantier, sous contrôle réel du travail fini — pas par un dossier de trente pièces à renouveler tous les quatre ans. La confiance d'abord, la vérification sur le résultat, la sanction si tu triches. Tu redeviens un artisan, pas un

candidat permanent à ta propre honnêteté. (*Un temps.*) Et l'argent qu'on économise à ne plus te soupçonner, on le met dans ta formation, pas dans ton contrôle.

*Panneau : **APPLAUDISSEMENTS**. Mais déjà les masques se ruent sur le mur d'écrans, chacun vers son reflet.*

LE CAPITAINE (*pointant le CHŒUR DES ANONYMES*). — Le vrai problème, le voilà ! L'anonymat ! Ces masques blancs ! Levons l'anonymat ! Une carte d'identité numérique obligatoire pour poster ! Qu'on sache qui parle, à chaque mot !

LE DOCTEUR (*pianotant*). — Moi je réponds par la pédagogie. J'ai des éléments de langage. (*Le CHŒUR se met soudain à répéter, d'une seule voix mécanique, le dernier slogan du Docteur.*) Vous voyez ? Adhésion spontanée.

ARLEQUIN. — Spontanée. Bien sûr. (*Il s'approche d'un ANONYME, soulève son masque blanc : dessous, un second masque blanc identique. Lazzo : il en soulève un troisième, un quatrième. C'est des masques jusqu'au fond.*) Tes bots, Docteur. Cent bouches, aucune personne.

PANTALONE (*brandissant sa bourse, face caméra*). — Abonnez-vous ! Likez ! J'ai une cagnotte ! Chaque partage me rapporte ! (*Elle vend des goodies : « Je soutiens l'austérité », en solde.*)

PULCINELLA (*qui a saisi une caméra à main et se filme en gros plan*). — REGARDEZ-MOI ! Le peuple souffre et MOI je danse sa colère ! (*Il exécute une petite chorégraphie virale grotesque.*)

L'ALGORITHME (*voix off, tendre*). — Ceci va faire trois millions de vues. Je le fais monter.

Le message de PULCINELLA envahit tout le mur d'écrans. La vraie question de Karim, elle, glisse hors du cadre et disparaît.

ARLEQUIN (*au public, sobrement*). — Vous avez vu ? La question d'un homme qui travaille vient de disparaître sous la danse d'un homme qui

pose. Ce n'est pas un accident. C'est le métier de la maison.

*Le CHŒUR DES ANONYMES se retourne d'un bloc vers ARLEQUIN.
Grondement. Sur le mur, un même message se multiplie à l'infini, décliné
en mille comptes : « FABER MENT ». Puis : « on m'a dit que Faber aurait
fraudé le fisc en 2011 ». Puis : « à confirmer mais ça sent le dossier ». Puis
le mot-dièse #FaberDémission s'allume, géant.*

TARTAGLIA (*paniqué, lisant malgré lui*). — Ça... ça de-de-**devient** tendance, monsieur Faber. On dit que... que vous auriez... enfin on ne sait pas qui le dit, mais... c'est beaucoup par-par-**partagé** !

LE CAPITAINE (*triomphal*). — VOUS VOYEZ ! Voilà pourquoi il faut ficher tout le monde !

ARLEQUIN (*très calme, il ne se défend pas — il montre le mur*). — Regardez bien ce qui vient de se passer. Une phrase sans nom, sans preuve, sans auteur, m'a jugé, condamné et démis en quinze secondes. Personne ne l'a signée. Personne ne répondra de rien. (*Au Capitaine :*) Et toi, ta solution, c'est de ficher les quarante millions d'innocents pour attraper les six masques. Le soupçon d'un côté, le fichage de l'autre — vous êtes la même maladie, chacun sa moitié.

LE CAPITAINE. — Alors quoi ? On laisse mentir la meute ?

ARLEQUIN. — Non. Ni la meute sans loi, ni le fichier de tous. Un troisième chemin, et c'est tout mon programme : **libres et responsables**. On garde la liberté de parler — même masqué, même vif, même en colère. Mais qui **accuse** répond de son accusation. Diffamer, ce n'est pas une opinion, c'est un acte, et un acte a un auteur qu'on retrouve quand il a fait du mal — pas mille innocents qu'on surveille d'avance au cas où. La présomption d'innocence ne s'arrête pas à la porte des réseaux. (*Un temps.*) Karim, lui, a signé sa question de son nom et de son métier. Vous l'avez fait taire. Les six masques, eux, n'ont rien signé. Vous les avez faits rois.

*Le CHŒUR DES ANONYMES, pour la première fois, recule d'un pas.
Panneau : **SILENCE**.*

L'ALGORITHME (*voix off, imperturbable*). — Puisque vous parlez de vérité. J'ai une vidéo. Elle vous montre, monsieur Faber, en 2011. Elle est très partagée.

Sur le mur, un ARLEQUIN parfaitement ressemblant, même voix, déclare : « La confiance, c'est bon pour les naïfs. Moi, je fliquerai tout le monde. » Le vrai ARLEQUIN regarde son double, tranquille.

ARLEQUIN. — C'est bien fait. Ma voix, mon visage, mes mains. Tout, sauf une chose. (*Il lève les yeux vers l'applique qu'il a réparée au prologue, la désigne.*) On peut truquer mon visage. On peut truquer ma voix. On ne peut pas truquer une lumière qui tient. Un toit qui ne fuit plus. Un apprenti qu'on a formé. (*Au public :*) Voilà pourquoi je vous dis depuis le début : ne me jugez pas sur ce que l'écran montre. Jugez-moi sur l'ouvrage. L'ouvrage, on ne le *deepfake* pas. Il tient ou il tombe.

Le double numérique se fige, puis se pixellise et se dissout. Le mur d'écrans grésille.

TARTAGLIA (*une dernière question, timide, presque tendre*). — Une... une dernière, monsieur. De Jeannine, soixante-douze ans : « Vos beaux discours, très bien. Mais ma dette, mes petits-enfants, qui rem-rem-rem-bourse ? »

ARLEQUIN (*il quitte le mur, revient au bord du tréteau, tout près de la salle*). — La bonne question, Jeannine. La seule. On ne rembourse pas trois mille cinq cents milliards par l'austérité de Pantalone ni par l'or du Docteur. On stabilise — et pour le reste, laissez-moi vous le dire jusqu'au bout, comme il faut.

Le mur des réseaux, derrière lui, s'éteint écran par écran — comme s'il n'avait plus rien à ajouter. ARLEQUIN pose sa caisse à outils au centre du tréteau, s'assoit dessus.



LA TIRADE DE L'ARLEQUIN — ou la confiance comme méthode

ARLEQUIN (*au public, pas aux masques*). — On m'a dit : la France est un pays qui doute. C'est faux. La France est un pays qu'on **soupçonne**. On soupçonne l'artisan de frauder — on le certifie. On soupçonne le pauvre de tricher — on le contrôle. On soupçonne le citoyen de mentir — on le surveille. À force de traiter quarante millions d'honnêtes gens comme quarante millions de suspects, on a bâti un pays qui coûte cher à ne rien produire, sauf de la méfiance.

Les masques veulent l'interrompre. Le BONIMENTEUR, pour une fois, les fait taire d'un geste.

ARLEQUIN. — Moi je propose l'inverse. La confiance d'abord. Le contrôle après, s'il le faut. Et la sanction — lourde, vraie, exemplaire — pour qui trahit. On ne fouille pas tout le wagon parce que trois voyageurs fraudent. On contrôle, et on punit fort le tricheur. Ce qui vaut pour le train doit valoir pour la nation.

Premier : je trie. Pas au hasard comme Pantalone — au mérite. Chaque contrôle, chaque label, chaque guichet passera devant une seule question : *as-tu empêché la fraude que tu prétendais empêcher ?* Ceux qui, comme mon vieux label, coûtent cher, chassent l'honnête et laissent passer l'escroc — remplacés. L'argent libéré ne retourne pas dans la bourse percée : il va au travail.

Deux : je forme. Ce qui protège le client, ce n'est pas le tampon sur l'entreprise, c'est la compétence de la main. Je transfère l'effort du contrôle des firmes vers la formation des personnes. La compétence prouvée par l'ouvrage — l'ouvrage, pas le dossier. La meilleure garantie contre le charlatan, ce n'est pas de tamponner l'honnête : c'est de si bien former

qu'être incapable devienne rare, et d'être si sévère qu'être malhonnête devienne ruineux.

Trois : j'emprunte — mais je bâtis. Un emprunt de production. Pas d'or, pas de martingale : un taux fixe, tenu. Pas un centime pour la consommation, pas un centime pour le fonctionnement. Tout pour l'outil, l'atelier, l'apprenti, l'ouvrage qui fait travailler des mains françaises. Ouvert à l'épargne des Français, pour qu'ils deviennent actionnaires de leur production, et non rentiers de leur dette. Un emprunt qui construit se rembourse par ce qu'il a construit. Le vôtre, Docteur, ne rembourse jamais que ses intérêts.

(Il se lève, ramasse sa caisse.) Voilà. Il y a deux façons de gouverner un peuple : le tenir, ou le libérer. Le tenir coûte cher, produit peu, et finit toujours par vous échapper. Le libérer, c'est parier que l'homme, laissé à sa compétence et tenu à sa responsabilité, fait mieux que l'homme surveillé. *(Au public, simplement :)* Je m'appelle Faber. Ça veut dire *celui qui fait*. Ne me croyez pas sur parole. Jugez-moi sur l'ouvrage — moi, et tous les autres.

Silence. Puis le compteur de LA DETTE, pour la première fois de la soirée, semble ralentir d'un cran. Personne ne sait si c'est un effet de régie.



LE VOTE



LE BONIMENTEUR *(reprenant ses esprits, professionnel).* — Magnifique ! À vous de jouer, chers téléspectateurs ! Pour votre candidat, un SMS au 7 -- euh — *(consultant son oreillette)* — soixante-quinze centimes le message, hors coût de connexion, non remboursable, sans garantie de résultat !

ARLEQUIN *(mi-voix, au public).* — Ils vous font même **payer** pour qu'on vous demande votre avis.

LE CAPITAINE. — Votez sécurité !

PANTALONE. — Votez économie !

LE DOCTEUR. — Votez continuité ! *In statu quo ante !*

PULCINELLA. — Votez colère !

ARLEQUIN ne dit rien. L'applique s'est remise à grésiller sous le vacarme. Il monte sur sa caisse, la retape d'un coup sec. La lumière tient. Les quatre masques s'égosillent toujours vers les caméras, sans le voir.

L'ALGORITHME (voix off, douce, définitive). — Votez ce que vous voulez. C'est moi qui range les résultats. C'est moi qui décide dans quel ordre ils tombent, lequel s'affiche en grand, lequel passe en boucle jusqu'à demain matin. Le peuple choisit. Je choisis ce que le choix veut dire.

Un froid. Les masques, une seconde, se figent — même eux ont entendu qui commande vraiment. PULCINELLA sourit, rassuré : il sait qu'elle l'aime. Les autres, moins.



RIDEAU



*Le générique de fin monte. Les masques saluent, se bousculent pour le centre. ARLEQUIN est déjà parti — on l'entend visser quelque chose en coulisse. Le BONIMENTEUR cherche son texte. COLOMBINE, la régisseuse, traverse le plateau. Elle passe devant les masques sans les voir. Elle va droit au mur d'écrans, suit le câble du regard, et le **débranche**.*

Le mur s'éteint d'un coup. La voix de L'ALGORITHME s'étrangle à mi-mot et se tait. Il ne reste, au fond, que le compteur de LA DETTE, qui luit seul dans la pénombre.

COLOMBINE ôte son casque. Elle fait face au public.

COLOMBINE (*tranquille*). — Vous avez vu quatre masques, un homme sans masque, et une voix dans le plafond qui comptait déjà vos voix avant que vous les donniez. (*Un temps.*) Méfiez-vous de la voix dans le plafond : elle ne se présente jamais, et c'est toujours elle qui gagne. (*Elle regarde vers les coulisses, où l'on visse encore.*) Méfiez-vous aussi de l'homme sans masque : à la télévision, c'est souvent celui qui n'a pas l'air de jouer qui joue le mieux. (*Elle sourit.*) Mais celui-là, au moins — avant de partir, il a réparé la lumière.

Elle coupe l'interrupteur. Noir. Sur l'écran, seul, le compteur de LA DETTE continue de luire dans l'obscurité — un peu moins vite, peut-être. Ou c'est un effet de régie.

FIN



Notes de plateau



Les types. Le Vigile = *il Capitano* (le rodomont sécuritaire). L'Héritier = *il Dottore* (le pédant technocrate, novlangue en faux latin). La Comptable = *Pantalone* (l'avare, croisé au féminin, licence classique de la commedia). Le Tribun = *Pulcinella* (le meneur populaire qui ne sert que lui). Faber = *Arlequin/Zanni* (le valet qui travaille et déjoue les maîtres). Tartaglia (le bègue) tient la modération ; le Chœur des Anonymes figure la meute ; Colombine, servante lucide, ferme le ban.

Les deux pouvoirs muets. Deux présences ne prennent jamais vraiment la parole et gouvernent tout : le **compteur de la dette**, qui éclaire sans qu'on le regarde, et **l'Algorithme**, qui range les voix sans qu'on le voie. Les masques se disputent le devant du tréteau ; le vrai pouvoir est au fond et au plafond. C'est le cœur satirique de la pièce : l'élection est un théâtre dont ni la caisse ni la régie ne sont candidates.

Le fil de la lumière. Motif à tenir d'un bout à l'autre : l'applique grésille dès le prologue ; Faber la répare en silence, sans que nul ne le voie ; elle revient hanter le *deepfake* (« on ne peut pas truquer une lumière qui tient ») et le vote (il la retape pendant que les autres crient) ; elle donne son dernier mot à Colombine. Un seul

geste, répété trois fois, qui dit tout le personnage sans une ligne de programme. À ne jamais souligner : plus c'est discret, plus ça porte.

Les lazzi (à développer en jeu, esprit improvisé de la commedia) : la bourse percée ; la machine à tampons qui tamponne le tampon ; le lingot qui monte à la ficelle ; la matraque qui coince le doigt ; les masques blancs en gigogne (les bots) ; la cagnotte de Pantalone ; la danse virale que l'Algorithme fait monter pendant que la vraie question s'efface ; le double *deepfake* dissous. Le geste porte l'argument ; le texte n'insiste pas.

Chiffres (arrêtés à l'été 2026, à réactualiser à l'approche du scrutin). Dette : 3 536,1 Md€ / 117,5 % du PIB, fin T1 2026 (Insee). Charge de la dette 2026 : ~74 Md€, premier budget de l'État, devant la Défense. Déficit 2025 : 5,1 % du PIB / 152,5 Md€. RGE : créé en 2011 ; ~10 % des ~560 000 entreprises artisanales labellisées ; contrôle DGCCRF 360 vérifiées / 205 sanctionnables ; label ≠ garantie de qualité réelle (UFC-Que Choisir) ; loi anti-fraude aux aides du 30 juin 2025. Emprunt Giscard 1973 indexé sur l'or : 7,5 Md F empruntés / plus de 90 Md F remboursés sur quinze ans.



ÉDITIONS LRM

Helherem · Château d'Éoulx, Castellane

« *La France n'est pas un pays qui doute.
C'est un pays qu'on soupçonne.* »

Un comédien montait jadis à l'assaut du pouvoir. Voici son héritier : **Faber**, l'homme qui fait. Contre l'homme qui surveille, il oppose une seule idée, taillée comme une pierre : rendre à chacun la présomption de compétence.

Ce volume réunit les trois armes d'une candidature : un *programme* chiffré sur la dette, l'emprunt et le travail ; une *comédie* à masques où quatre rivaux se démontent l'un l'autre sur le plateau d'un débat télévisé ; et l'*affiche* qui les résume. Satire et propositions, dans la même main.

♦
ÉDITIONS LRM

Helberem · Castellane

18 €



9 782490 000427